

Que faire de soi ?

Cette petite question apparemment un peu absurde, bête, ne devrait plus tellement faire rire d'ici quelque temps. En effet, la vie sera toujours plus à charge pour tant qui ne l'ont pas demandé et sauront moins qu'en faire.

La capacité d'en comprendre le sens, de cette question, étant la première chose qui va manquer.

Mais avant cela les perspectives ne répondent déjà plus à ceux qui voudraient se la poser encore un tout petit peu. Les places de « la vie » sont prises et même ceux qui naissent là où elles les attendent, ne sont pas forcément en état de les occuper, sinon pendant les horaires, en faisant acte de présence, physique comme on dit, au moins.

En dehors du travail, emploi ou représentation, les loisirs n'offrent pas tellement plus de possibilités de faire quelque chose de soi.

Modèles ou exemples manquent, si les motivations peuvent encore s'expliquer. Que peut bien vouloir dire une activité qui ne serait pas directement destinée à se procurer de l'argent ? À quoi cela sert-il ? Autant de directions où le vide fait écho.

Et nous de ricaner. N'en avons-nous pas eu les oreilles rebattues, et dès notre âge le plus tendre, de la souveraine importance de remplir la cassette alimentaire, devoir absolu avant de se préoccuper de choses plus « théoriques » ou « philosophiques », autant dire nulles et sans intérêt, sinon une fois l'essentiel assuré, et cela pendant les loisirs, divertissements, conneries.

Eh bien voilà, nous y sommes, toutes les têtes neuves ont bien été pénétrées de ce fier principe du salaire avant tout, de la rémunération d'abord. On y est. Ils ne pensent plus qu'à ça. La réussite est to-

tales, massive, définitive, atroce.

On ne s'est jamais demandé ce que ça signifiait, de faire un travail, en dehors d'y être et de répondre aux ordres quand on ne peut pas y couper.

Des destins modestes et dénués d'efficacité vont devoir être démontrés, faire émulation. Eh oui, mais cela ne ramènera pas les ouailles dans la passion du labeur, tant s'en faut !

Je comprends la tête que faisait cet acheteur à la solde d'une chaîne de télé (encore l'avait-il été) en me regardant l'autre jour, à la projection d'un film de Philippe Vallois. Que faire avec Michel-Paul Comte qui n'a jamais rien fait qui vaille, mais dont la vie ressemble encore à une sorte d'ombre d'une destinée, se demandait-il, peut-être ? Que voulait-il, cet Alain Burosse, en vissant deux yeux pointus, inquisiteurs et perplexes sur moi ? Me voir disparaître sous terre ou m'extirper le secret de l'existence pour lui-même ou pour le fourguer ? Ou les

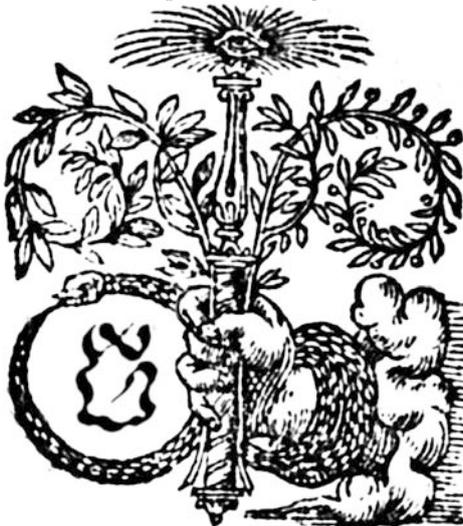
deux ?

Allons, il n'y a pas à s'énerver. Personne n'a rien fait de mal et les circonstances n'en sont venues là que par terreur, angoisses irraisonnées du lendemain et autres paniques irrépressibles. Peut-être peut-on reprendre le chemin de l'âme sans s'effrayer, avec un peu de patience. Ah, et les risques, tous ces risques qu'on avait réussi à éradiquer en apparence, en supprimant les comportements aléatoires ? Ne vont-ils pas revenir bien plus grands, plus terribles que jamais d'avoir été étouffés avec tant de difficultés ?

Non, il faut juste sacrifier des êtres qui s'offriront de soi-même, comme d'habitude. Le groupe humain peut continuer sa folle embardée vers le néant sécuritaire alias Le Trou, alias le Gouffre, en toute tranquillité. Sans s'affoler, avec toujours les mêmes assurances de se sauver.

Seulement des destins doivent surgir. Comment ?

Il faut laisser des gens jeunes être éduqués par des adultes dont le comportement n'est pas aux normes du massacre officiel obligatoire réputé comme étant la voie du bien et de la sagesse. Il faut accepter que des personnes se dirigent sciemment sur d'autres voies. Une fois de plus il n'y a pas de quoi mourir d'inquiétude. Ces déroutés peuvent y périr. Qu'est-ce que ça peut faire ? Depuis quand la mort, l'échec d'un individu ont-ils jamais conditionné la loi du nombre ? Aujourd'hui c'est la mort, l'échec du nombre qui conditionne la nullité de



l'individu. C'est plus ennuyeux. Enfin, les gens comme moi n'iront chercher personne. Nous avons la pratique de nos existences qui se fondent sur elles, aussi nul cela semble-t-il, parce que ne « produisant » pas de résultats applicables, en apparence, à la multitude. Que voulait-on? Des conclusions pratiques, collectives? N'en ai-je pas formé, maintenant, après tout, paradoxalement?

Les gens comme moi ne s'expliqueront pas dix fois comme je le fais là, tout de suite. Si personne ne comprend l'immédiateté de la chose, tous peuvent aller s'échouer sur la même grève, loin des courants vitaux, par excès de bons-sens, par overdose de sens-commun, ayant tout compris de la vie, pourtant

éloignés d'elle à jamais. « Nous » n'y pouvons rien, nous ne pouvons rien faire. Nous avons déjà tout fait. C'est fait et ce n'est plus à faire, entendez-vous? Le reste n'est plus de notre ressort.

Ce que l'on peut faire de soi n'est jamais une question qui peut se poser de l'extérieur. On ne peut pas apprendre, encore moins inculquer, quoi faire de soi. On n'aide personne.

On ne peut pas non plus exiger qu'on fasse quelque chose de soi, comme si c'était un devoir envers le monde, comme si on était responsable de la consistance qu'on doit avoir. Cette idée issue du volontarisme est encore plus idiote que tout.

Que faire de soi? Seuls ceux qui retrou-

veront le chemin d'eux-mêmes pourront répondre à cette question, en faisant quelque chose d'eux. Cela doit être une volonté (pas un acte de volontarisme, mais une nécessité irrépessible).

Cela signifie-t-il qu'au moins, il faudrait rendre cette voie plus abordable, moins confuse, plus accessible? Au contraire. Cette voie doit être la plus ardue, la plus aride, la plus dangereuse, la plus hasardeuse, la plus surnietzschéenne. Il faut rejeter dans une obscurité plus entière les choses qui sauvent et qui doivent être sauvées... que les imbéciles et les hypocrites, tous gens de mauvaise foi, aillent crever avec leur « donner-accès-à-ah-ah »; on juge sur pièce de leur influence pavée de douteuses bonnes intentions.

Comment s'amuser?

Sur le tapis roulant qui délivre les bagages à l'aéroport, une chaussure solitaire, abandonnée, dans un grand bac en plastique plat, vert. Les grognards de tous les coins d'Asie ricanent, se poilent, font clic. Pourtant le hoquet du rire est vite étranglé, cette chaussure abandonnée, où est son autre pied, son propriétaire? Et chacun n'est-il pas angoissé

par l'attente de son bagage, arrivera-t-il? En quel recoin du globe s'est-il égaré, lui aussi, peut-être à jamais? Les gorges se raclent, l'anneau déroulant lugubrement sa boucle se fait noeud coulant, les fermetures éclair des sacs grippent, les ficelles des paquets en carton grattent à la gorge. On a vite ri, mais rien n'est amusant. Le rire qui détend un millième

de seconde resserre l'étau de la peur encore étroitement, la mort est là qui ne relâche pas la pression bien longtemps. Un peu de vapeur s'échappe par une incidentielle soupape, mais se relaxer, se dépendre d'une tension, c'est hors de question. Les orbites se creusent, le sac n'arrive pas. Cette terreur sourde et latente comme seul os à ronger dans le

noir. Des nègres très propres, à l'air très fruste, anguleux, de cadavres, nantis de vastes tablettes où tressautent des icônes multicolores qui revêtent d'une virevoltante, révoltante vie ces squelettes noircis, déploient pourtant une atmosphère sophistiquée, une présence lancinante, préoccupante, obsédante qui s'étale comme une nappe autour de moi.

les conditions de la possibilité de l'expérience est une publication des presses de lassitude. INFO@LASSITUDE.FR LASSITUDE.FR GRATUIT FRANCE 2014 - V



*Qui ver à soie
Hiver à soi
Qui ira à soi
N'esquive soi,
Fera de soi ce que voudra.*